

LA CIVILISATION. LA SYNTHÈSE,
L'ORGANISATION, L'HARMONIE.

Les créations de l'homme sont le produit de son activité par et sur le monde. De par l'opération de l'homme, la nature, la terre, se modifie, devient autre, est placée directement au service de la finalité humaine. Ces créations, ce sont les produits du travail, les techniques par lesquelles s'effectue ce travail, les institutions de tout ordre qui constituent la société, la formation ou éducation des hommes eux-mêmes, les œuvres, plus intellectuelles que matérielles, dans lesquelles s'incorporent les idées, les sentiments, les volontés, œuvres de science, d'art, de littérature, les documents de toute espèce en lesquels s'opère comme un dédoublement de l'être et de la pensée de l'homme ou un dédoublement des choses de la nature.

L'ensemble de ces créations constitue la civilisation. Beaucoup de ces éléments ont été traités antérieurement dans l'étude du monde comme objet. Moi ou pensée humaine connaissante, sentante et agissante, ne saurait point ne pas les envisager de son point de vue. Sans revenir sur ce qui a déjà été dit, il y a lieu de les considérer dans leur fonction de création, comme troisième terme de l'équation.

Monde = objet + sujet + création du sujet agissant avec et sur l'objet.

On peut placer dans un même ensemble toutes les créations humaines, quelles qu'elles soient. Elles ont ceci de commun : 1° d'être artificielles et en dehors de la nature; 2° de constituer pour l'homme un moyen d'avantages ou de défense; 3° en agissant sur la nature extérieure à lui-même, à travers ce mouvement et en le transformant, d'agir ainsi sur sa propre nature; 4^P de conduire l'esprit de l'homme de la contemplation de ce qui est à la considération de ce qui pourrait ou devrait

être; 5° d'ajouter aux choses existantes ou de les transformer.

La civilisation est caractérisée par une sorte de séparation qui s'opère entre les idées, les sentiments, les vœux formés originellement en certains hommes et ces hommes eux-mêmes. Ils s'impersonnalisent et forment des systèmes largement autonomes. Ainsi les créations de l'homme sont à envisager dans leur existence propre. Formées sous l'égide de l'intelligence plus que de l'instinct, elles constituent entre les sphères du moi et de la nature comme une sociosphère qui va se développant.

Les créations sont inépuisables, le champ ouvert devant les esprits n'est pas clos : tant de découvertes à faire, tant de machines à inventer, tant d'œuvres artistiques ou de livres à produire! Mais la science, la machine, l'art, la littérature ont au delà de leurs formes individuelles et concrètes un élément qui leur est commun à faire avancer, élément qui est la Pensée même laquelle s'identifie ou s'oppose à la vie même du monde. Ainsi tous les esprits sont à l'œuvre, à une grande œuvre : c'est bien ce dont, avec la perspective de l'histoire, notre temps peut prendre la pleine conscience, avec cette conséquence qu'il y a à organiser pour cette création merveilleuse la coopération entre toutes les branches et jusqu'au degré mondial.

On est amené ainsi à concevoir le troisième terme de l'équation fondamentale du monde comme le produit de la création des « moi » (le sujet), au contact de toutes les choses du milieu (l'objet), produit qui prend à son tour les formes de toutes les créations humaines dont l'ensemble forme la civilisation. Pour préciser, la civilisation est faite des institutions (dans les six ordres exprimés précédemment : hygiénique, économique, sociale, politique, intellectuelle, religieuse, des œuvres elles-mêmes : techniques, artistiques et scientifiques, qui fixent en elles les données relatives aux institutions et aux œuvres en des formes prêtes à les conserver, les communiquer et les transmettre. On envisagera ici ces quatre chefs d'idées : 1° la synthèse des connaissances; 2° l'harmonie des sentiments et des émotions; 3° l'organisation de l'action; 4° corrélation entre la synthèse, l'harmonie et l'organisation.

Synthèse des connaissances ou Philosophie

La synthèse est l'établissement d'une science à connaissance totale, d'une explication du monde (sa conception et ses lois) embrassant toutes les connaissances particulières auxquelles sont réservées l'étude des données analytiques et des synthèses partielles.

La science est un vaste système de rapports qui englobe tout ce que nous connaissons: chaque objet est considéré en fonction de la place qu'il occupe dans le système. Cette place est multiple suivant l'aspect envisagé en lui et ces différents aspects s'y présentent en séries à leur tour systématiquement organisées et coordonnées à l'ensemble. Comprendre (opération individuelle), c'est englober dans un système de notions (son propre système) des éléments demeurés jusqu'alors* isolés. La pensée part du réel (données immédiates de la conscience) et tend vers l'intelligible. Ce que cherche la Pensée, ce sont des concepts abstraits, les plus économiques possibles, qui lui servent à traiter avec les faits, à les prévoir, à les saisir, de la manière la plus simple, la plus commode, la plus maniable, à les envelopper dans les formes les plus universelles, les plus systématiques et par conséquent les plus abstraites.

Quantité de sciences restent à construire et d'autres à simplifier, refondre, unifier.

« Les créateurs de sciences imparfaites ont rempli une fonction comparable à celle des carriers qui extraient du sein de la terre et amoncellent en désordre à sa surface les matériaux d'une construction future, œuvre d'architecte et de maçon. Il faut qu'une science supérieure reprenne ces blocs grossiers, les façonne, les dispose d'après un plan d'ensemble et fasse surgir en place d'un tas de fragments sans forme et sans équilibre un monument régulier et stable. » (L. Bourdéau.)

La synthèse générale peut seule donner au problème des solutions originales et fécondes. Toute connaissance

peut se réduire à celle de relations classées en groupes particuliers et divisés. Tous les termes exprimant les notions ou les objets d'une science sont susceptibles en principe de relation avec ceux de toutes les autres sciences; de même ceux exprimant les activités et les arts qui y correspondent. Le nombre des relations correspondant à la réalité est illimité (qu'on calcule par exemple 25 sciences ou groupes de connaissances à 100 termes pouvant tous être mis en relation les uns avec les autres $(25 \times 100)^2 = 6,250,000$.)

L'histoire de la pensée montre comment la science s'est dégagée de ses origines symboliques, comment la littérature s'est nettement différenciée et constituée en genres bien distincts, comment la philosophie a essayé à peu près toutes les manières possibles de considérer l'univers et de se considérer elle-même.

((Ce sont les Méditerranéens qui ont fait les premiers pas certains dans la voie de la précision des méthodes, dans la recherche de la nécessité des phénomènes par l'usage délibéré des puissances de l'esprit, et qui ont engagé le genre humain dans cette manière d'aventure extraordinaire que nous vivons, dont nul ne peut prévoir le développement et dont le trait le plus remarquable — le plus inquiétant peut-être — consiste dans un éloignement toujours plus marqué des conditions initiales ou naturelles de la vie. » (Paul Valéry.)

La synthèse (science, philosophie) comprend trois choses distinctes mais dont le développement intimement solidaire marque les étapes de la puissance même de l'esprit. La claire position des problèmes, la méthode et l'instrumentation moyenne mis en oeuvre pour résoudre les problèmes, les réponses générales aux problèmes posés. Le premier point a été développé tout au cours de cet ouvrage. Reste à traiter du deuxième et du troisième.

Les faits sont reconnus d'une complexité insoupçonnée aux anciens. L'explication totale met en jeu des faits qui relèvent de tous les ordres de science : économiques, sociaux, politiques, psychologiques. Expliquer le monde, reconnaître la destinée humaine nécessite le concours de toutes les sciences et rétablissement au-dessus d'une synthèse qui les coordonne toutes.

Pour comprendre à fond le moindre phénomène, l'être le plus infime et à plus forte raison, pour comprendre l'homme dans ses rapports avec le monde et réciproquement, il est nécessaire de ne rien isoler des connexions des sciences avec toutes les autres, leur dépendance, pour toutes, étant réciproques.

Le problème, en ce temps comme en tous les temps, consiste à trouver un système qui cadre à la fois avec la complexité et l'ampleur reconnue dans la Réalité entière et la «bouilliance» que constituent les deux milliards d'humains intellectuels, développés et informés, physiquement en rapport les uns avec les autres.

LA PHILOSOPHIE.

La synthèse c'est l'œuvre de la philosophie conçue au sens général et dont on peut reconnaître une histoire en cinq phases.

1° Le développement de la pensée en Orient depuis ses origines. — 2° Histoire de la pensée dans le monde gréco-romain. S'étend jusqu'au III^e siècle de l'ère chrétienne. — 3° La philosophie au moyen âge. La philosophie scolastique. — 4° La philosophie depuis Bacon et Descartes jusqu'à nos jours. — 5° La phase dans laquelle nous sommes entrés et qui est caractérisée à la fois par la crise de tous les systèmes, la recherche dans toutes les directions, l'aperçu de données et directions nouvelles.

La philosophie de la nature date des débuts même de la pensée. La philosophie est même conçue, à l'origine, comme étant la science universelle et n'est à ce titre qu'une philosophie de la nature, surtout sensualiste en Ionie, surtout rationaliste dans la Grande Grèce.

Socrate réagit contre cette tendance et prend l'homme comme point de départ et même comme unique objet de réflexion. La plupart de ses disciples s'arrêtèrent, comme lui, sur le seuil des sciences physiques. Platon réintègre dans ses préoccupations la philosophie de la nature, qui est chez lui purement métaphysique et spéculative. Aristote essaie de constituer la physique pour elle-même sur l'observation aidée de la raison. Après lui, Epicure renouvelle le mécanisme de Démocrite et

fit :

le Stoïcien le dynamisme d'Héraclite. Les Néo-Platoniciens sont de purs spéculatifs.

Le moyen âge néglige l'étude de la nature, sa philosophie est un mélange d'Aristotélisme, de Platonisme et de métaphysique chrétienne. Il tend avec saint Thomas vers une synthèse de la pensée chrétienne et de la pensée antique.

A la Renaissance ressuscitent les anciens systèmes et commence en même temps l'étude scientifique des phénomènes. Elle est encore associée à la métaphysique chez Descartes, Spinoza, Leibnitz. Sous l'influence des écoles expérimentales, elle devient une science positive.

Kant s'attaque au concept métaphysique. Schelling et Hegel essayant encore des constructions a priori. Mais la science s'est réservée l'étude des connexions nécessaires, des phénomènes, et la métaphysique celle des questions de cause et de fin.

La philosophie se présente comme la recherche des principes fondamentaux au moyen desquels la raison doit pouvoir comprendre et expliquer tout le connaissable. De chaque science, de chaque groupe de sciences, il y a une synthèse. La philosophie est la synthèse de ces synthèses. Primitivement la philosophie comprenait toutes les sciences; celles-ci se sont détachées progressivement. La philosophie conserve encore les parties générales suivantes qui servent de cadre à ses propres synthèses. La cosmologie ou science générale des corps et des phénomènes matériels qui se confond largement avec la physico-chimie générale. La psychologie fondamentale, la science de l'esprit et de ses facteurs. L'ontologie ou métaphysique, science de l'être en général et science de l'ordre objectif qui fonde la cosmologie et la psychologie. La théodicée science rationnelle de Dieu en dehors de toute révélation. La logique qui formule les règles à suivre pour que l'esprit parvienne à la vérité et la critériologie qui expose les fondements de la certitude, les rapports entre le sujet connaissant et l'objet connu. La morale ou éthique, science générale de la conduite, de ses buts et de ses fondements. L'esthétique.

Nombreux sont les systèmes, les uns fragmentaires, ne

concernant que certains ordres de question, les autres généraux. Deux grands types de système: 1° le Monisme (Positivisme, énergétisme, matérialisme). 2° L'Idéalisme (Spiritualisme, Thomisme). Il y a aussi toute la philosophie des sciences occultes, la Théosophie, aujourd'hui la Philosophie pratique, la Philosophie de la vie, la Philosophie de l'histoire ou de la civilisation.

A la synthèse, à la Philosophie de donner les grandes conclusions sur l'Univers, ses parties, ses origines, sa nature, son évolution, sa fin et ses fins.

LA METHODE UNIVERSELLE.

Notions générales. — La méthode est capitale. Elle repose sur les conditions de l'objet et celles du sujet.

1° Sujet : Si notre esprit avait assez de puissance pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de toutes les vérités et de leurs rapports, nous n'aurions pas besoin de méthode. Mais notre esprit est discursif.

2° Objet : Si les objets de nos connaissances n'avaient entre eux aucun rapport, toute méthode serait inutile, l'étude de faits isolés et indépendants ne pourrait nous donner que la connaissance de ces faits eux-mêmes, sans nous permettre d'en tirer des connaissances en dehors d'eux. Mais il n'en est pas ainsi: tout se tient dans la série des existences comme dans la série des idées; en les étudiant, on reconnaît que leur ordre est invariable. De là la possibilité de passer d'une idée générale aux idées particulières qu'elle renferme, de conclure des faits particuliers à une loi générale et de passer du connu à l'inconnu.

La méthode comprend l'observation, l'expérimentation, la déduction; elle comprend aussi la documentation, l'invention, et place y devra être faite à l'intuition. On conçoit une revision complète de tout le savoir, la constitution de toute science particulière sur un plan largement uniforme et commun, une méthode universelle constituée par toutes les méthodes particulières et s'appliquant à tous les ordres de connaissance.

La méthode n'est plus simplement comme pour le logicien du XVII^e siècle, l'art de disposer ses pensées

avec ordre pour découvrir la vérité ou pour la prouver aux autres quand on croit la connaître. Le cadre s'est élargi. A côté de la spéculation pure, la réalisation prend dans la vie moderne une place envahissante, elle réagit sur les sciences et sur la philosophie même. Mais la méthode scientifique reste le seul moyen de poursuivre la vérité. (E. W. Bogaert.)

D'autre part, l'idée d'une logique différente de la nôtre (chez l'homme primitif) a été reconnue insoutenable. Elle a fait place à celle d'une mentalité *prélogique*, c'est-à-dire qui n'est ni *anti-logique* (elle serait alors inintelligible pour nous), ni *alogique* (elle serait la confusion même, mais indifférente, dans certains cas, à la contradiction).

STRUCTURE FONDAMENTALE DES SCIENCES.

Structure. — Les rapports ou relations constituent l'élément dernier de toute connaissance. Une science n'est que l'ensemble classé et systématisé des rapports concernant l'objet dont elle s'occupe. L'œuvre première en toute science consiste : 1° à dégager et à définir les rapports fondamentaux. 2° A les exprimer ou dénommer à l'aide de termes qui pourraient être considérés comme leurs équivalents. 3° A dresser les tableaux des termes contraires et des termes corrélatifs. 4° A leur donner une notation. 5° A leur donner une représentation graphique, schématique. 6° A établir ensuite une classification rationnelle et exhaustive de toutes les données de cette science. 6° à construire ou reconstruire sur semblable base les divers objets particuliers de la science envisagés ou les complexes des rapports. 8° A dégager de ces opérations consécutives des conclusions synthétiques sur la structure, les fonctions, le développement, l'histoire de cette science et sur ses rapports avec l'ensemble des sciences et des objets définis par elles.

Unités et Mesures. — Les systèmes d'unités ont été constitués de manière de plus en plus cohérente, extensive, internationale. Il existe aujourd'hui de grandes conventions internationales à ce sujet, et un Bureau

international, chargé de la conservation des étalons et des études relatives à leur perfectionnement.

La plupart des systèmes d'autrefois, créés par la seule codification d'unités pour ainsi dire spontanés, possédaient une structure tout à fait régulière; les unités de divers ordres étaient liées entr'elles par des facteurs disparates et celle des grandeurs de diverse nature n'avaient entr'elles aucun rapport simple. Le système métrique a constitué le premier ensemble établi sur un plan uniforme utilisant un même facteur pour l'extension ou la subdivision des unités fondamentales et créant entre elles des espèces différentes, des relations précises.

On a établi un système d'unités de longueur (mètre), de surface (are), de volume (mètre cube), de capacité (litre), de masse (gramme), résumé en un tableau fondamental Afin de faciliter autant que possible les relations commerciales on a réalisé l'échelle décimale complète des unités pour les grandeurs usuelles (multiples: déca, hecto, kilo; sous-multiples: déci, centi, milli). Mais les unités les plus petites étant seulement d'usage scientifique, on a franchi sans étape intermédiaire le dernier intervalle conduisant par le facteur 1/1000 au micron : au microgramme et au microlitre.

On a ramené, sans cesser d'être intelligibles, les valeurs des grandeurs mesurables au centimètre, au gramme et à la seconde. Le système ainsi constitué, des unités fondamentales ou dérivées est désigné en abrégé sous le nom de système C. G. S. (centimètre, gramme, seconde).

Il existe aujourd'hui de grandes conventions internationales au sujet des unités. Un Bureau international a été fondé, celui de Sèvres, chargé de la conservation des étalons et des études relatives à leur perfectionnement.

Instruments. — Les méthodes reposent largement sur des instruments qui les mettent en oeuvre. L'instrumentation scientifique devient formidable. Elle est au travail intellectuel ce qu'est la machine au travail manuel. Les instruments sont combinés entre eux. Les instituts scientifiques sont des « machineries » analogues aux usines

(ensembles de machines). Les diverses fonctions de la science donnent lieu à l'organisation du travail intellectuel, vaste économie des biens intellectuels, à concevoir à la manière de l'économie des biens matériels (production, conservation, distribution, répartition, utilisation).

Comme l'autre économie, elle tend à être dirigée, à avoir un plan, à se mondialiser et à être intégrée dans l'idée totale de civilisation — de civilisation universelle.

Si l'individualisme est repoussé parce qu'il ne peut faire face aux besoins collectifs de la société, si le gouvernement des masses est redouté parce que serait sacrifié la fleur de la civilisation intellectuelle parvenue jusqu'à nous, il reste une solution : réaliser, pour prendre part à l'évolution extérieure, un vaste cerveau collectif.

Et le cerveau, avec tout l'acquit des méthodes, l'acquit des résultats, l'agencer pour être à la fois idéation, mémoire, émotion et volonté.

Histoire, étapes de la logique.

1° Dans l'Inde, Gotama a composé longtemps avant Aristote le Nyaya, Il tient chez les Indiens à peu près la même place que chez nous l'Organon d'Aristote. Les religions les plus diverses, les écoles les plus opposées, les sectes les plus ennemies se sont réunies dans l'étude commune d'un ouvrage qui, durant plus de vingt siècles, a pu instruire tour à tour ou tout ensemble brahmanes et bouddhistes, peuples du nord et peuples du midi de la presqu'île, vainqueurs et vaincus.

2° Platon compose sa Dialectique qui répond moins à la science de la logique, c'est-à-dire la méthode. En un certain sens, Platon ouvre une voie à son successeur Aristote.

3° Aristote crée la logique seul en affirmant n'avoir pas eu de prédécesseur. Il l'exposa dans l'organon composé de quatre parties : les catégories, l'hermeneia, les premiers analytiques et les derniers analytiques.

4° Les disciples d'Aristote continuent la tradition du maître et de son école; la logique passa bientôt dans les écoles rivales. Les stoïciens surtout là cultivaient avec ardeur. Les épicuriens changent son nom en ((canonique)). Dès le règne des Ptolemées, l'organon triomphait.

5° La philosophie latine n'y ajouta rien; Boece traduisit et commenta l'organon.

6° L'école d'Alexandrie plongée dans le mystérieux, accorda peu de temps à la logique. Un disciple de Plotin, Porphyre, mit aux catégories d'Aristote une préface exacte et élégante que la postérité ne sépara plus de l'ouvrage même.

7° L'autorité de l'organon alla croissant au moyen âge. La connaissance des travaux des Arabes a augmenté son empire. La doctrine aristotélique en arriva à partager avec l'Eglise romaine les souverains pouvoirs. L'organon régna sur les intelligences comme l'évangile sur les âmes.

8° Quand le joug du péripatétisme fut brisé, les novateurs du XV^e, du XVI^e et du XVII^e siècle, les Ramus, les Bacon, les Descartes prétendirent remplacer l'ancienne logique par une nouvelle. Ils se trompèrent. Ils ne substituèrent pas une logique à une logique, mais délaissèrent la logique, science spéculative, pour instituer la méthode, qui est un art pratique.

9° Kant et Hegel réagissent contre l'abandon d'Aristote. Kant n'a pas essayé de refaire Aristote, mais a voulu donner dans sa *Critique de la Raison pure* une méthode à l'intelligence. Hegel appliqua bien à la science nouvelle qu'il essaya de créer le nom de logique, mais c'est en réalité une ontologie.

10° Les modernes ont créé la logique mathématique cherchant à doter l'antique logique d'un mode d'expression, la notation à l'instar de la mathématique et la figuration à l'instar de la géométrie.

11° Il y a lieu maintenant de compléter la logique par trois branches sinon nouvelles, du moins élargies et organisées : a) une méthodologie générale des sciences; b) une méthodologie générale de l'expression documentée et matérialisée (livres, œuvres d'art) ; c) une méthodologie générale du «faire», de l'action, s'étendant à toutes les opérations quelles qu'elles soient.

La méthode intégrale serait le « novissimum organum ».

Elle s'élèverait comme par degrés, qui seraient rationalisés et universalisés au maximum. La langue à la base (grammaire), l'art de la composition (rhétorique et ses genres), la logique, la mathématique (algorithme ou notion générale, équation, calcul), la science de l'expression complète, la documentation, le système général des sciences (philosophie).

LA SCIENCE UNIVERSELLE.

Toute science, à moins de remonter elle-même toute la lignée des sciences, doit partir de certaines données, formées par d'autres sciences, propositions qui sont les postulats de tous les raisonnements concernant la science envisagée. Toutes les synthèses philosophiques ont été obligées de rencontrer les postulats, les affirmations, les conclusions, les justifications de toutes les sciences et il leur a fallu ou bien après un traitement approprié, les faire entrer dans leur synthèse ou bien les en exclure délibérément.

Il y a donc tels principes universels qui pénètrent quantité des domaines. Au lieu de réunir ces diverses données par leurs principes communs, on préfère déchiqueter ces derniers et les fausser, ou tout au moins les affaiblir pour conserver l'indépendance qu'on a arbitrairement infligé à chacune de leur manifestation.

Il est très remarquable de constater que de nos jours les plus grandes découvertes expérimentales n'ont pas été faites dans le domaine des anciennes sciences bien reconnues, mais dans les zones frontières, le nomans land des sciences. C'est ainsi qu'on a vu s'édifier une chimie physique, une géologie physique, une astrophysique et une biochimie, etc.

Ainsi une science générale, une philosophie de la science, une encyclopédie sont nécessaires pour unir entre elles toutes les sciences particulières, afin qu'elles y déversent leurs apports fragmentaires, qu'elles y puissent leurs principes, leurs méthodes, le programme de leur développement et qu'elles parviennent à simplifier leur conception et leurs exposés.

De vastes efforts d'explication et de synthèse ne sont pas sans un mouvement d'idées qui renouvelle la position des questions traditionnelles et en fait surgir de nouvelles. Ainsi, la formidable poussée de métaphysique de Kant, Fichte, Schelling et Hegel est tournée bien pour les sciences historiques et naturelles elles-mêmes, après avoir commencé par les jeter dans la confusion et en avoir retardé les progrès.

Aujourd'hui 70 % peut-être des faits scientifiques se synthétisent automatiquement. L'œuvre des synthétiseurs est d'élaborer des structures intellectuelles où puissent prendre place les 100 %.

Chaque époque doit repenser tout le savoir et l'exprimer à nouveau d'après les derniers modes de la conception, de la représentation, de la reproduction. En fait, cela a eu lieu au cours des générations, mais bien lentement, en complément, presque inconsciemment. Il importe que cet objet devienne clair aux esprits et que tâches et modes d'opérer soient nettement considérées. Le travail de synthèse et de rapprochement s'opère activement. Les théories jusqu'ici isolées dans les sciences mathématiques se synthétisent dans les grandes disciplines dont la formation donne aux recherches des géomètres contemporains un vigoureux essor. La distinction entre la physique et la chimie devient chaque jour moins bien déterminée et on parle constamment de chimie physique. Par l'analyse spectrale, les astronomes et les physiciens ont constaté l'unité matérielle de l'univers dans sa composition chimique. Ils ont pu identifier les diverses radiations lumineuses du soleil, des astres et des étoiles avec celles que nous pouvons réaliser sur terre dans nos laboratoires. La biologie tend à poser le postulat que les phénomènes vitaux se ramènent aux phénomènes physico-chimiques et c'est là pour elle une vue féconde. La biologie est aujourd'hui une excitatrice pour la physico-chimie.

L'activité humaine, après s'être longtemps différenciée tend à 1* unité et à l'intégration.. La distinction entre science et industrie, éducation et commerce, politique et économique, religion même et action sociale tend

progressivement à disparaître. L'unité morale des consciences s'est affirmée au cours de l'évolution historique sous le triple effort pour la liberté, l'égalité, la fraternité, l'unité sociale s'est constituée malgré les races, les classes et les croyances; sous l'empire des activités croissantes et des distances vaincues tend à se constituer économiquement, juridiquement et politiquement, après la famille, la cité, la nation, la communauté humaine toute entière.

L'ABSTRACTION. L'IDEAL,

L'abstraction. — L'humanité a progressé à mesure qu'elle s'est élevée dans l'abstraction. La langue avec ses noms généraux et ses termes abstraits, la mathématique passant des nombres concrets aux nombres abstraits, de l'arithmétique à l'algèbre; la loi, simples ordres visant des cas particuliers au début, se généralise et prend les formes de vastes codifications. L'humanité doit attendre de son nouveau développement une ascension plus haute encore dans l'abstraction.

« Avoir, dit Lebesgue, un sens aigu de la réalité qui permet ensuite de se mouvoir avec aisance dans l'abstrait, lorsque sous l'abstrait on commence à savoir voir le concret et dans le général tous les cas vraiment utiles. »

L'idéal. — L'idéal est ce qui existe dans l'idée, dans l'imagination, dans l'entendement, qui est conçu sans être réel. L'homme élève autour de lui un univers idéal auquel par l'action ensuite il donne la réalité et la vie. L'idéal de la vérité, de la beauté et du bien, la perfection en chacun d'eux a traversé le siècle, remontant les plus grandes difficultés mais allant sans cesse en s'accroissant.

L'idéal est authentiquement matériel. La science constate que le beau et le bien, après avoir été considérés comme des entités métaphysiques ne sont plus, pour les physiologistes, que les effets de notre propre constitution intellectuelle; ils sont rentrés en nous; la

poésie de la nature est dans le cerveau de l'individu; l'idéal est humain, — donc relatif et bon. Il est une résultante, une idée de possibilité, le désir du mieux ou la recherche du moindre effort. (Van Drunnen.)

L'idéal est semblable à une sphère régulière mais élastique. Déformée et compressée, la sphère reprend sa forme dès que cesse les pressions exercées sur elle. Ainsi l'idéal doit reprendre sa forme intégrale dès qu'ont disparu les circonstances qui l'ont déformé.

Un idéal n'est pas simplement de caractère intellectuel. Il se propose par le sentiment, il demande l'adhésion du cœur.

De toute chose et de toute fonction, il y a lieu de déterminer l'état idéal (standard, étalon).

L'idéalité a un rôle immense à jouer. La seule proclamation des idées, de l'idéal, agit déjà dans le corps social. Leur formulation en principes, constitutions, plans, fournit à tous des critères d'appréciation. C'est comme une grande voix qui fait entendre le cri de la raison et de la conscience.

Peut-être les travailleurs de l'esprit idéaliste ne sont-ils occupés qu'avec des ombres. Mais comme il n'est pas certain que toute la réalité ne soit pas ombre elle-même, la différence entre eux et les réalistes tend à s'effacer. A cela près toutefois que les idéalistes vont aux ombres directement et sans être trompés par l'illusion.

L'idéal, c'est en toute chose la perfection entrevue dans les pérégrinations de la vie. Au milieu des horreurs, des vilainies, c'est lui, comme un bon viatique, qui aide à faire la traversée terrestre.

« L'idéal est quelque chose qui prend tout l'homme et qui, par le dévouement, l'élève au-dessus de lui-même; quelque chose qui provoque à la fois la certitude et l'enthousiasme, l'élan de l'esprit et l'élan du cœur, qui donne à notre vie entière un sens et une beauté. » (Albert Bayet.)

Les Arts et l'Harmonie

L'art, les arts — immense développement. « Arts magna vita brevis ». Parmi les créations de l'homme les arts, après la technique, occupent une place prépondérante.

Esthétique. — L'esthétique est rattachée à la Philosophie. Elle comprend une partie spéculative, l'étude du beau et celle du sentiment esthétique. Elle trouve sa place en ontologie et en psychologie une partie pratique, l'étude des arts, recherche des moyens pratiques de réaliser le beau.

L'art s'assimile à la nature, en tant qu'il tend à ordonner toute chose selon les concepts élémentaires et éternels. En architecture, l'harmonie, cette ordonnance limpide et spectaculaire de l'évolution des volumes et des espaces.

La loi créative de l'art est la loi d'unité du tout, de la concordance de toutes les parties appliquées à l'art et à la vie.

L'esthétique moderne relève de la formule. La fonction crée la forme; la beauté est l'adaptation la plus parfaite de la forme à sa fonction.

Ainsi, l'architecture est l'art complet et merveilleux.

A travers les âges une évolution logique profonde en dirige le développement. Vues du point de leur aboutissement, ses formes architectoniques apparaissent sans discontinuité ni écart. Tantôt brusque et comme par une mutation, tantôt lente et tantôt par une transition théorique à peine visible, les formes succèdent les unes aux autres sous l'espèce de quelque nécessité intellectuelle supérieure. Ainsi la Renaissance ne fut pas un retour pur et simple aux formes de Rome et de la Grèce. Les formes de l'architecture gothique s'étaient elles aussi créées progressivement par une lente élaboration; elles étaient le fruit d'un travail continu et de la pensée de nombreuses générations; elles correspondaient

aux besoins et aux désirs de leur époque et elles ne pouvaient être changées que si l'esprit qui les avait créées se modifiait lui-même.

Harmonie. — Le terme « Harmonie » est employé ici dans un sens analogique et conventionnel, comme le plus approchant pour représenter cette notion: la totalisation concordante et amplifiée des sentiments, au delà de l'âme des individus, en une chose qui serait en quelque sorte celle formée par l'ensemble des choses. Sentiment de l'univers; non point celui que perçoit l'individu en présence de l'univers, mais en quelque sorte le sentiment que l'univers lui-même ayant perçu de soi, par incidence, l'individu le percevrait à son tour comme un des modes du tout et le percevrait encore dans le mode de la connaissance et dans celui de l'action... C'est là une conception de caractère métaphysique sans doute née du double besoin de généralisation et de symétrisation. La pensée est portée à la faire naître aussitôt qu'elle a posé une sorte de « sublimation » du sentiment, comme elle l'a fait de la connaissance jusqu'à la synthèse et de l'action jusqu'à l'organisation.

Il faut préciser par comparaison. Harmonie, d'après son étymologie, signifie arrangement, ajustement. Un mot qui signifie en musique, l'harmonie des sons, leur concordance; troisième des éléments fondamentaux avec la mélodie et le rythme; en philosophie le système de Leibnitz de l'harmonie préétablie; en sociologie, le système de Fourier (*Palingénésie*) prévoyait une époque à venir d'accord parfait entre les éléments de la société et de bonheur sans mélange pour le genre humain; en littérature l'harmonie du style fait du choix des mots, de l'agencement et de la cadence des phrases, des périodes, en une sorte de concordance intime entre l'expression et l'idée à exprimer, de rapports entre le rythme, le nombre et la pensée.

Plus précis encore, l'harmonie de l'orgue, malgré ses dons naturels, ne résulte que leur usage modéré. Comme en toute œuvre d'art, la difficulté est de faire que la complication intéresse; le nombre prodigieux



mm

H

il; vît

d'éléments sonores se fondent, sans effort apparent, dans la naissance d'un ensemble clair, souple, précis et intelligent, en évitant l'expression un peu facile du monstrueux, du gigantesque et du gémissant; l'orgue qui détaillé les fines pièces de Couperin, l'exact contrepoint de Titelouze ou la polyphonie géniale de J. S. Bach. (F. Gonzalez.)

L'harmonie c'est l'unité vivante, C'est au delà de l'art l'équivalent de ce qu'est -la synthèse placée au delà de la connaissance positive et s'élevant jusqu'à la philosophie, la métaphysique même. L'harmonie surgissant de la conscience individuelle par la coopération volontaire des idées et des efforts.

L'harmonie c'est aussi la mesure qu'il ne faut ni dépasser ni « sous-passer »; la mesure qui est la règle suprême à observer par les hommes vivant en société. L'harmonie c'est aussi la lumière intérieure « l'équation heureuse réalisée entre ce qu'on aime faire et ce que les circonstances obligent à faire ». En se prolongeant autour de soi, elle est une lumière qui demeure dans les ténèbres, une lumière qui peut devenir une illumination toujours plus grande.

La vie humaine, au dire de Platon, a besoin de rythmes et d'harmonie. Au dire des grands scolastiques la splendeur de l'ordre est aussi la splendeur de la forme. Dans le monde considéré comme objet, tout est énergie et onde. Pour le Moi, le sujet, qui la reçoit de son milieu, l'onde deviendra le rythme quand elle sera assimilée en harmonie avec la propre constitution du moi. Ainsi la musique apparaît comme un cas particulier de toutes les ondes au sein desquelles nous sommes plongés; ainsi encore la musique devient un aliment substantiel pour qui l'entend.

Le rythme est un principe général commun aux divers Rythmes de l'action. Le contraire de l'harmonie est l'opposition des sentiments; celle-ci est apparentée à la contradiction des oppositions et à la contradiction des **intérêts**.

Car toujours l'homme produit de nouvelles incohérences, de nouveaux désordres, dans les êtres et dans

les lieux, de nouvelles laideurs. Et simultanément l'homme — d'autres hommes — produisent, tout au moins s'efforcent de produire le contraire.

Optimisme et pessimisme. — L'optimisme et le pessimisme sont peut-être les deux sentiments les plus généraux que puisse éprouver l'homme. Tous les autres semblent pouvoir s'y rattacher. Ils sont à la fois une conclusion sur le passé, un état quant au présent, une attitude à l'égard de l'avenir.

L'optimisme est le système qui considère l'état du monde comme le meilleur possible.

L'optimisme fut professé par les écoles idéalistes de l'antiquité, par Platon, l'école d'Alexandrie, saint Anselme, saint Thomas, Desoartes, Shaftesbury, Bolingbroke, Leibnitz, Pope. Descartes disait : « Dieu veut toujours le meilleur; pour juger de la perfection de l'univers, il faut juger l'ensemble et non les détails. » Pour Fénélon, la puissance de Dieu peut toujours à tout moment ajouter un degré de perfection; dès lors le monde n'est pas le meilleur possible. Pour Leibnitz, devant Dieu se sont présentés tous les plans et tous les mondes possibles; la sagesse de Dieu n'a pu réaliser que le meilleur.

Pessimisme. — C'est le résultat d'une lassitude irrésistible, d'une passion déformatrice. Il n'est accordé une influence immédiate et sensible qu'aux événements fâcheux. Il est négligé systématiquement les éléments féconds d'un événement propre pour rechercher l'élément nocif, paralysant, que peut renfermer cet événement.

Sentiment universel. — La foi, l'espérance, la charité — la liberté, l'égalité, la fraternité — le progrès, la justice, l'amour : autant de grands sentiments formés au cours de l'évolution historique et qu'il importerait de voir se fusionner en la synthèse universelle.

Travaillons à propager la sympathie naturelle des peuples. « Emota sympathica », les émotions sympathiques, la sympathie marchant de l'un à l'autre en cercles concentriques, de plus en plus étendus, atteignant

tous les hommes, en faisant appel à l'intervention de la science et de l'action coopérative.

« Alors sera réalisé le « connais-toi toi-même » de Socrate; les hommes se respecteront parce qu'ils auront compris la splendeur de la pensée. L'amour de la vérité les unira, les élèvera. La nature entière leur parlera et ils écouteront, dans l'extase, ses harmonies et ses lois éternelles devenues nombreuses. »' (Th. De Donder.)

53 Organisation, Action^Technique, Plan

Après celui de la connaissance et celui du sentiment, il est un troisième grand ordre de la création humaine, celui de l'action. S'y rattachent comme questions la technique (sciences appliquées), les inventions et les machines, la standardisation, les unités et leur coordination; le but et la destinée, le progrès, la perfection, le bien et la morale; le plan et la constitution pour réaliser des édifices à faire en commun et, la plus générale de toutes, la civilisation et la culture.

LA SCIENCE DE L'ACTION.

Une science générale de l'action est nécessaire, une science procédant par généralisation et dont pourront être dérivées les applications aux domaines particuliers.

Cette science serait pour l'action rationnelle ce qu'est la méthode par rapport à la connaissance rationnelle. La « praxeologie » ici comme la logique là. Les « Acta synthetica » en face des « Nota synthetica ».

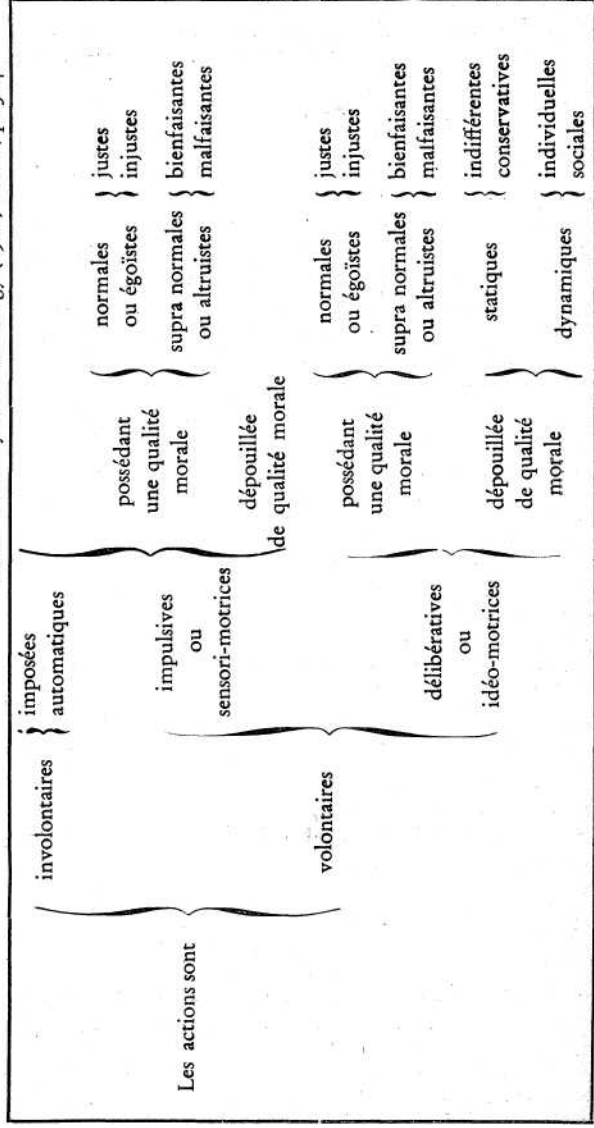
La science dégage des lois qui sont indépendantes de l'homme; la pratique, l'action veulent des règles, des doctrines qui, pour des buts humains, sont des applications de la science.

De la technique, de la psychotechnique, des diverses branches de la sociologie, notamment l'administration «et l'organisation, on peut retenir certains principes, les généraliser, les appliquer ailleurs encore que là où ils ont leur domaine actuel.

LA CLASSIFICATION DES ACTIONS.

Lester Ward donne de la classification des actions le tableau ci-contre :

Classification des hommes quant à l'action. — Les trois sortes d'hommes : 1° celui qui craignant les difficultés n'entreprend jamais rien; 2° celui qui commence mais



U = ^ C

ne
contin
ue pas
parce
qu'il ne
peut
surmon
ter la
diffi-
culté;
3°
celui
qui ne
craigna
nt pas
les
difficul
tés,
com-
mence
et, à
force
de
volont
é et
d'intell
igence,
parvie
nt à
surmon
ter les
difficul
tés.

L
A

T
E
C
H
N
I
Q
U

E. — LES INVENTIONS.

Certains font commencer l'histoire des inventions à l'attitude verticale de l'homme, et à sa main, son premier outil, par lequel il fit ses moyens de défense/Silex naturel, silex taillé, silex poli. Puis la taille de l'os et de la corne. Découverte du feu, invention de la fonte des métaux, invention dans les transports et les communications, la vapeur, l'électricité, houille blanche et houille verte, la télégraphie, la téléphonie, l'avion, la radio, la télévision, la télénergie, le sous-marin.

On cherche le moyen industriel de désagréger la matière, d'utiliser l'énergie thermique des mers et celle des marais, les gaz de la terre et sa chaleur, de produire artificiellement, synthétiquement tous les succédanés (Ersatz), d'utiliser certaine radiation pour le transport d'un courant électrique de haute tension dans l'atmosphère. (Traverser un tel courant serait aussi destructif que de toucher un fil chargé d'un haut voltage. C'est le rayon de la mort).

Dans la technique on distingue trois grandes époques ou plutôt trois stades successifs, de durée inégale et dont chacun continue longtemps encore après que le stade suivant est atteint. 1° Stade eotechnique: du XI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle; 2° Stade paléotechnique : de 1750, à son apogée au milieu du XIX^e siècle. 3° Stade néotechnique: du milieu du XIX^e siècle à nos jours avec épanouissement de nos jours.

Notre époque est fortement marquée de traditions paléotechniques; elle conserve même certains vestiges eotechniques. Mais son principe créateur et actif, sa véritable ambiance vitale appartient déjà à la phase néotechnique.

La loi technique fondamentale est d'atteindre un maximum de résultat avec un minimum d'efforts. Le sens

propre de la machine est de fournir un service mécanique, c'est-à-dire régulier.

Le processus de création: Une idée, une recherche de laboratoire, un brevet, une installation d'essai à l'échelle industrielle, une usine, un réseau d'usine, un trust de l'industrie née de l'idée.

Nous marchons vers une artificialité croissante, c'est-à-dire vers une substitution dans les choses aux données de la nature, des données dues à l'intervention de l'homme. L'artificialité est le résultat de la technique, dérivée elle-même de la science ou de la simple pratique en œuvre dans un milieu déjà largement artificialisé. La technique, à ses débuts en tous domaines, a cherché à imiter soit la nature, soit les produits techniques antérieurs et cela pour cause d'efficacité, de travail, peine, argent ou selon le but de généraliser au grand nombre (échange ou service public). A cette première phase largement accomplie succède une autre, la création suivant des buts nouveaux. L'homme, la société, vont devenir de plus en plus artificiels.

Notre culture entière est pénétration et conquête de la nature.

Les possibilités techniques humaines, centuplées par les progrès de la science, permettent de plus en plus à notre civilisation de s'affranchir presque complètement de la matière, d'exprimer, avec une liberté quasi totale, les aspirations philosophiques et sociales de la pensée.

Le machinisme. — Le machinisme est la généralisation des inventions. Vaste problème né des contradictions profondes de la société.

Les produits de l'intelligence et en particulier les recherches scientifiques, les unes après les autres, deviennent une menace pour les travailleurs; le chômage produit par les machines qui surproduisent; la santé, parfois la vie des ouvriers compromises par elles. La machine transforme la planète.

De 1850 à 1910, par la machine à vapeur, en 60 ans, le déplacement des choses et des gens est devenu en-

viron cent fois plus important tant sur terre que sur mer. Par le moteur à explosion, en 37 ans, a été égalée l'amplification de ces mêmes déplacements, qui a atteint son maximum vers 1927.

L'atelier, de nos jours, c'est un mécanisme standardisé, démontable, transportable au bout du monde; et, à l'autre bout du monde, on vous le remonte, avec l'aide de quelques spécialistes occidentaux, qui ne sont même plus nécessaires ensuite. Le travail est si automatique, si anonyme, si inhumain même, qu'il n'est presque pas besoin d'hommes pour y aider; une main-d'œuvre quelconque suffit.

Il y a aussi l'immense développement des machines intellectuelles. Elles s'étendent aux formules établies une fois pour toutes par la technique des industries, aux machines de bureaux et de comptabilité et utilisées dans les services commerciaux.

Si nous observons qu'au cours de 6,000 années l'énergie dont disposa l'homme a crû dans un rapport de 1 à 2, il a fallu un seul siècle pour qu'elle passe de 2 à 5; puis vingt-cinq années seulement pour qu'elle saute de 5 à 8; enfin, elle bondit de 8 à 40 au cours des vingt-cinq dernières années que nous venons de vivre. Cent cinquante années pour passer d'une civilisation où tout était rare, car rien ne sortait que des mains de l'homme, à une civilisation d'abondance extraordinaire grâce aux machines animées par les forces que l'homme avait captées dans le monde extérieur ! Autrement dit, l'humanité a marché pendant des siècles et des siècles à la conquête de l'énergie, puis, brusquement, en un temps quarante fois plus court, elle en a possédé quarante fois davantage.

Voilà la cause du désarroi actuel des hommes et des choses, car notre régime social n'a pas tenu compte de cette évolution inouïe. C'est son adaptation à un progrès technique aussi étourdissant qui provoque la révolution qui s'annonce et dont nos esprits bouleversés constatent les signes avant-coureurs.

Aristote avait dit que pour abolir l'esclavage il fallait inventer une machine travaillant toute seule. Nous

avons mieux fait, car Aristote ne pouvait rêver que de pauvres machines, à maigres rendements. A F heure présente, au Japon, une seule femme assure la marche de quarante métiers à tisser !

On a dénoncé les méfaits de la machine. Le progrès se résumant en une économie d'énergie, ce n'est ^ pas la machine qui est responsable de la crise, mais l'emploi que Ton fait de ses produits.

L'espèce humaine s'est élevée au-dessus du monde purement biologique depuis l'époque où elle a commencé à fabriquer des outils. Les machines ne se distinguent pas des hommes, sinon par leur fonction. Et les machines appliquées au travail intellectuel réalisent de véritables cerveaux auxiliaires.

Ou supprimer la machine, ou transformer la société par la machine. Il faut se prononcer. Elle apporte un secours à l'homme, le remplace dans le travail pénible; elle permet de donner à tous ce qui était la part privilégiée de quelques-uns. Elle est une matérialisation de l'intelligence.

Inaugurant la centrale électrique de la Cité du Vatican, Pie XI rendit grâce à Dieu de toutes ces merveilles qui allaient aider à étendre le rayon d'action de la vérité et de la charité.

Sans doute, les grands troubles, confusions et désastres de notre temps sont dus à l'énorme accroissement du pouvoir technique dû à la science dans les arts de la paix et de la guerre. Ce que la science a fait, elle doit le parfaire. Non pas en supprimant ses acquisitions et leurs applications, mais en complétant le bien de la nature par des sciences de l'homme et de la société, en doublant la connaissance de ce qui est par le plan de ce qui doit être.

Par la machine l'homme supplée au manque et à la défense des organes de son corps. Par l'écrit il supplée à ceux de son esprit. Par l'un et par l'autre, il s'égalise il devient fongible et s'universalise.

STANDARDISATION.

La standardisation est un concept général. Elle peut porter sur la forme des objets, leurs dimensions, la qualité des matières premières, les opérations et l'exécution en général, les conditions d'agrément et de réception; les rapports et usages entre personnes et entre groupes, les conditions d'emploi et de sécurité. Trois directions, trois objets en général et non pas limités à la seule standardisation: 1° La fixation des dimensions. 2° La standardisation ne peut se faire et se répandre que si elle est le résultat d'un accord entre les différents groupes d'intéressés. (Il y a une association internationale de standardisation). 3° Les standards ne peuvent pas être des règles immuables qui entravent le progrès, mais au contraire, il faut les reviser périodiquement pour les mettre au niveau.

L'idée de la standardisation évolue. Au début il s'agissait des étalons fondamentaux de poids et mesures. Plus tard d'objets matériels. Maintenant la notion commence à s'élever à des opérations et même à des situations sociales très complexes (types, normes, unités prises comme mesure ou comparaison).

Par extension, les standards sont trois choses: 1° Les types physiques arrêtés conventionnellement pour faciliter le rapprochement et la combinaison de pièces dans des ensembles; 2° les types les plus perfectionnés possibles, indépendamment des ententes conventionnelles à leurs égards; 3° les critères intellectuels de la valeur des choses ou des moyens de découvrir la vérité.

FORMULE DE L'ORGANISATION.

La formule générale d'organisation de Faction peut s'établir ainsi : dans le But (A) — selon le Plan (B) — d'après une Méthode (C) — conformément à la Documentation (D) —: avec comme Matériaux (choses matérielles et immatérielles) (E) — par le moyen d'Opérations et Travaux (F) — aidé d'Instruments et Machines (G) — dans un Lieu (H) — et un Champ d'action (I) — les Agents en coopération (J) — groupés dans l'Organisme (K) — sous l'Autorité d'un commandement (L) — et

dans le cadre des Lois et Règlements généraux (M) — réalisent des Produits, Services ou Résultats (N.). —* Ceux-ci iront à leur destination, d'où à leur tour et comme matériaux, machines ou opérations, ils serviront à de nouveaux produits.

ACTIVITE HUMAINE.

ill fil?

Il a été résumé ainsi le principe de l'activité humaine rationnelle (H. Fayol et ses collègues). En regard de chaque principe, l'impasse où conduit son inobservation.

1° Prévoir : connaissance exacte du but, documentation, programme d'action. (Impasse de l'imprévoyance : méconnaissance du but, incompetence initiale, défaut de préparation.)

2° Organiser : division du travail, choix de collaborateurs compétents, définition des attributions, des responsabilités, de la hiérarchie. (Impasse du désordre; encombrements, enchevêtrements, irresponsabilités; désorganisations; formalisme, paperasserie.)

3° Commander : connaissance du personnel, bon exemple des chefs, respect des conventions, discipline. (Impasse de l'anarchie : indiscipline, mauvais fonctionnement du corps social.)

4° Coordonner : collaboration des services, unité de vues. (Impasse de l'incohérence : empiétements, doubles emplois, complications, retards, gaspillage.)

5° Contrôler : inspection, comparaison des résultats avec les prévisions, encouragements. (Impasse du laissez-faire : indifférence, résultats négatifs.)

LA RATIONALISATION.

Il est un nouveau facteur, tout au moins un facteur extrêmement développé en ces dernières années : la *rationalisation*»

1° Au premier degré, elle utilise dans l'activité de tous les jours (commerce, industrie, vie individuelle) les mé-

thodes du raisonnement scientifique, celles qui ont réalisé les progrès dans la science et dans la technique.

2° Au deuxième degré, elle utilise ces méthodes pour critiquer et perfectionner les institutions sociales.

3° Au troisième degré, elle les utilise pour examiner, critiquer, détruire, réédifier les rapports internationaux. De proche en proche, la rationalisation atteint tous les domaines et aux détracteurs de son intervention, il peut être répondu que c'est pour ne l'avoir pas encore porté dans les domaines supérieurs que le chaos y persiste sans espoir de retour à un ordre, par le seul jeu des forces en cause.

LA CIVILISATION. — LA CULTURE.

Les desiderata, — L'œuvre maxima et optima de Faction collective, c'est la récréation de la civilisation et de la culture. Une civilisation consciente et dirigée, tendant à une société complète et harmonieusement organisée.

La civilisation est travaillée d'innombrables mouvements les uns économiques et techniques, les autres politiques et sociaux, d'autres encore intellectuels et religieux. La civilisation n'est pas une donnée statique. Elle évolue à tout moment, couve le germe d'une civilisation différente.

La civilisation à créer doit répondre: 1° aux besoins de l'être humain; 2° à l'élément pensée dans cette civilisation; 3° l'élément raison, intelligence de la pensée; 4° civilisation pour la masse; 5° dans le sens d'une élévation.

Pour réaliser ces desiderata il faut: 1° élaborer la conception d'une telle civilisation; 2° former des organismes pour sa distribution; 3° organiser des ressources à cette fin

On peut concevoir plusieurs civilisations: petites, faibles, antagonistes et une civilisation : grande, puissante, pacifique et harmonieuse.

Il y a deux moyens de diriger la civilisation : ou une autorité ou une orientation semblable. Si tous

pesaient les conséquences de leurs décisions avec la même méthode que l'ingénieur qui établit un progrès ou que le médecin qui traite un malade, l'économie serait dirigée par l'esprit technique,

Summer Maine a exprimé l'opinion que l'état normal des sociétés, loin d'être le progrès était la stagnation. C'est-à-dire qu'arrivée à un point d'équilibre s'y opère une cristallisation, une adaptation aussi parfaite que possible et il faut alors des circonstances nouvelles pour la remettre en mouvement. Mais s'est développé le facteur science. Il paraît désormais assez difficile de l'éliminer ou de le mettre en sommeil. Ainsi société, progrès, science, sont devenus des termes exprimant des réalités formant cycle.

LE PROGRES.

Le progrès de l'humanité est entrevu dans cinq directions différentes.

1° Par les améliorations biologiques, notamment de l'hérédité.

2° Par les créations techniques créant un milieu favorable qui, étant transmissible, réalise une sorte d'hérédité exodermique.

3° Par l'éducation : le progrès des méthodes pédagogiques et intellectuelles et une hérédité pédagogique.

4° Par le progrès de l'intelligence en elle-même qui crée la science non seulement par découvertes et raisonnements à partir de certains axiomes, mais va renouvelant l'idée des principes eux-mêmes. L'esprit humain possède une activité créatrice.

5° Par la formation progressive d'un cerveau collectif. Déjà s'en esquissent les fonctions qui seraient assurées : la perception, par les informations; l'édification par les études collectives; la mémoire, par la documentation; l'impression, par le développement de l'art; les décisions par les délibérations communes.

Toute l'histoire humaine a été faite de grandes émancipations de la tradition. Ainsi quand Jésus est venu libérer la conscience individuelle de l'emprise de la

société, quand le servage, et plus tard la liberté civile, sont venus remplacer l'esclavage antique que des génies comme Platon et Aristote déclaraient cependant conformes à la nature de l'homme; quand la propriété féodale, mélange de droit civil et de droit public, de droit réel et de souveraineté eut pris la place de la propriété romaine; quand la réforme, rompant les liens obligatoires entre les individus et l'autorité de l'église, instaura l'autonomie de la conscience. Il y a émancipation de la tradition encore quand la révolution française abolit le pouvoir absolu du Prince. Quand au XIX^e siècle le savoir méthodique, fait d'observations et d'expériences tendant à soumettre successivement à ses critères toutes les pratiques spontanées et empiriques de la vie usuelle, cherche à y substituer des processus de rationalisation, de standardisation et d'organisation; il y a renversement de la tradition encore de nos jours; quand au sortir de la guerre mondiale, les vainqueurs eux-mêmes se rendirent compte de l'impossibilité d'imposer arbitrairement leur volonté et firent spontanément le sacrifice d'une large somme de leur souveraineté en faveur de la Société des Nations.

REFORME.

La terre par la machine devient d'une fécondité extra ordinaire. La société est régie encore par des institutions du temps de la pauvreté, alors que la propriété devait présider à des partages limités. La réforme s'impose; elle comportera :

1° le minimum de vie, assuré mondialement par des organes qu'aura formés la technique sociale pour mettre en valeur la technique industrielle et que juridifiera le droit nouveau.

2° La fin des luttes fratricides, guerres et révolutions, cherchée dans cet apaisement par l'abondance, l'égalité économique quant au minimum de vie, saura enlever l'acuité aux appétits non satisfaits.

3° La pratique franche et sincère de l'altruisme jusqu'ici hypocritement théorique;

4° L'accession de tous aux biens intellectuels, illimités en nombre et en quantité ceux-là, mais dont la masse aujourd'hui est sevrée faute de l'éducation et des loisirs nécessaires.

Individualisme et communisme mondial, l'un et l'autre minimum. — Force est de constater les deux tendances, de les analyser en profondeur, ensuite de prendre position.

L'aspiration vers l'égalité économique est à la fois intérieure et extérieure aux états. Ceux-ci possèdent ce qui manque à ceux-là. Les réflexes humains sont naturellement tendus vers les biens. Il n'est en principe que deux moyens d'inhibition : ou la force défendrait l'approche de ses propres biens et l'appropriation de ceux d'autrui, ou une idéologie à base de principes intellectuels, moraux, juridiques, librement consentis. La force, c'est l'horreur indéfinie des guerres; l'idéologie, c'est l'incertitude des réussites.

La solution paraît un communisme (socialisation) minimum avec un individualisme (liberté) également minimum. On rêve d'une civilisation où la liberté appartiendrait aux hommes et l'organisation aux corps. Ce serait les choses sociales qui seraient réglementées, systématisées, multipliées et organisées. Et l'homme à travers les choses, avec aisance, circulerait sans entraves, après avoir payé, en une fois et pour toutes, son tribut d'argent et de travail. L'impôt payé donnerait droit à l'usage gratuit des principales choses qui libéralement seraient offertes à tous.

LE PLAN MONDIAL.

Au delà de tout il y a pour l'homme son sort terrestre et après, pour l'humanité, sa destinée collective en tant qu'unité et espèce. La destinée de l'homme dans le passé nous est rappelée par l'histoire et celle-ci nous révèle le terrible drame qu'a été l'ascension jusqu'au point actuel. *Ad augustas, per augustas.* A travers un réseau de difficultés sans nombre et de toute nature,

l'espèce humaine a pu être sauvée. Comment ? Est-ce par une succession de hasards heureux ? Par quelque plan secret de salut ? Par une action transcendante ? Dans l'incertitude d'une réponse démontrée, la raison, la sagesse imposent qu'un plan conscient, obligé, soit maintenant élaboré, toutes forces unies, un plan mondial pour guider désormais l'humanité entière, la protéger, la développer.

... ,

ï